Zeitschrift: L'instruction publique en Suisse : annuaire
Band: 38/1947 (1947)

Artikel: Le français : commencement et fin des études
Autor: Dudan, Camille
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-113437

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le français commencement et fin des études[1]

Tout commence et finit pour nous au français, puisque c'est dans cette langue qu'il nous est donné de prononcer notre premier mot et d'en dire le dernier.

Nos patois se sont tus. Ils ont pu laisser dans notre voix tel ou tel de leurs accents, ils ne chantent plus pour nous que si nous faisons tourner les disques qui les ont enregistrés, et nous ne découvrons plus leurs mots oubliés que dans les colonnes des dictionnaires où des mains pieuses les ont rangés.

Nous n'avons plus affaire qu'au seul français. Et ce nous est déjà une partie assez difficile. Jouons-la donc franchement.

La famille nous accueille dans cette langue et l'école nous y confirme. Nous en découvrons peu à peu la grâce et goûtons la vertu, heureux quand nous arrivons à la sentir de plus en plus nôtre et seule capable de nous exprimer tout entiers. La vie, plus tard, nous fera mieux saisir quelle arme peut être dans nos mains la langue maternelle. Mais sa riche leçon serait pour nous perdue, si la famille et surtout l'école ne nous avaient préparés à la manier.

Surtout l'école. Entre la famille où l'on est enfant et la famille et la société où l'on est homme, l'école insère le bienfaisant artifice de ses leçons et de ses cours. Inclinée sur l'enfant, puis sur le jeune homme, elle travaille dans le frais, elle opère avec efficacité ; elle a sur lui tout pouvoir de bien ou de mal faire. Elle le cultive, c'est-à-dire qu'elle le discipline, qu'elle le contraint et l'exalte tout ensemble, lui révèle la richesse obscure qui gît en lui et l'oblige à la méthode, parfois sévère, qui produira au jour les fruits profonds de son esprit et de son cœur.

[1] Conférence faite le 14 octobre 1946 au *Cours de perfectionnement* organisé par la *Société suisse des professeurs de l'enseignement secondaire*, à Lausanne.

Culture qui paraît d'abord et se résume toujours dans la langue. De celui qui parle ou écrit on connaît d'emblée ce qu'il est, sa nature, sa famille et sa race ; dans la parfaite transparence des mots dont il use, dans la montée soudaine des images qu'il choisit, on perçoit ce qu'il aime, ce qu'il craint, ce qu'il sait, ce qu'il pense, l'écho de sa vie profonde, la nature de son espérance, la qualité de son goût. Le style ou la parole sont l'homme même, l'évidence de son destin, son véritable prix.

Dans l'élaboration de cet homme, dans la mise au jour de son style, entre l'école primaire qui l'éveille et l'université qui le parfait, le collège a la part principale. Il fait centre. Sans lui, l'école primaire fait peu et l'université ne fera rien.

Français, latin, grec, langues étrangères d'aujourd'hui, sciences et arts, histoire et géographie, et rhétorique et philosophie, toutes ces disciplines se servent de la langue et la servent à leur tour. Si diverses que soient leurs voies, toutes partent d'elle et toutes y reviennent, impuissantes sans elle, elle-même impuissante sans leur secours. Elles gardent et retrouvent dans la langue leur unité comme leur achèvement. Premier besoin et dernier enjeu du savoir, le français est bel et bien le commencement et la fin des études. Il en est à la fois le moyen et le but. Qu'est-ce qu'un latiniste à qui le latin n'a pas appris le français ? Qu'est-ce qu'un mathématicien qui parle sans clarté ? Qu'est-ce qu'un philosophe qui jargonne ? Le gain de notre étude est de savoir *parler*, *lire* et *écrire*.

Primauté de la langue, mais sa limite aussi, et sa condition : servie par toutes, mais pour les mieux servir ; maîtresse d'elle-même, mais pour les mieux exprimer ; jamais elle ne s'oubliera dans l'égoïsme et l'admiration de soi, jamais elle ne désunira le mot de l'idée. Sa gloire est d'être l'outil parfait qui sert à tous.

L'artisan installe son *métier*. Il ne confond point *ourdir* et *tramer* ni *la chaîne* avec *la trame*. Il sait que pour *tisser*, il faut d'abord *ourdir*, puis *tramer*, traverser *la chaîne* par *la trame*, et les combiner. Il sait qu'« *à toile ourdie Dieu envoie le fil* ».

Mieux que le magister, féru de sa férule, le plâtrier manie la *taloche* en connaissance de cause : il sait que la *taloche* est la planche quadrangulaire et mince qu'il tient par un manche et qu'il applique, bien plate, sur le plâtre frais pour l'étendre à la face du mur, et qu'au figuré *la taloche* ne saurait être que la vive application de la main bien ouverte sur quelque « face » à polir !

Le serrurier distingue *le pas d'une vis*, qui est le tour d'une *spire* de cette vis, et *le filet* de cette même vis, qui en est *la saillie en spirale.*

Heureux artisans, s'ils gardent, en touchant d'autres objets, la précision de leur angue !

Le technicien crée à son usage des images aussi indispensables que justes. Ainsi l'enregistreur creuse, du burin de son *graveur*, *le sillon* dans la cire du disque *vierge* et lève un long *copeau* qui s'enroule et se gonfle en une *mousse* ; il ménage, s'il le faut, à la surface du disque, des zones libres qu'il nomme des *plages* et qu'il traverse d'une *spire* dite *escargot* ; puis, son *graveur* ayant gravé, il le remplace par le bras habile du *lecteur*, dont la pointe entrant dans le *sillon lit* le disque et fait chanter la voix avec une *haute fidélité.*

Le monteur électricien décèle dans l'appareil de radio *le potentiomètre qui crache* ; il use de *pinces-crocodiles*, de *fiches-bananes* ou *mignonnes*, et de *sucres*, langage dont on n'attendait pas tant de saveur.

Le commerçant est disert, il séduit par le mot et l'image : *tapis haute laine*, *enveloppes à fenêtre*, *pantalon à fuseaux.*

Le médecin, s'il a quelque intérêt à ne point soigner son écriture, soigne sa langue : il connaît la clarté du diagnostic, et l'exacte portée des mots qu'il dit à son patient.

Le pasteur est le ministre de la Parole et du Verbe ; il en sait le caractère sacré et celui de la prière bien sentie et bien dite.

L'ingénieur, le géomètre, le mathématicien traduit dans sa langue l'évidence des rapports qu'il saisit, la clarté des correspondances qu'il décèle, la netteté des figures, l'harmonie des nombres. Songez à certaine clarté valéryenne !

L'avocat est avant tout une voix, une langue, bonne ou mordante, une parole habile, avisée, éloquente : il vient de ce pays point fabuleux que Rabelais appelle « le pays de Myrelingues ».

Le savant, chimiste, biologiste, physicien, qui écrit et parle bien, fait rayonner sa science : Claude Bernard, Fabre, et n'oublions pas que nous devons la plus belle définition du style à un naturaliste.

Et nous, les professeurs, la langue est notre outil professionnel. Nous avons la charge redoutable de figurer devant nos élèves un modèle de pensée et de parole, plusieurs heures chaque jour et durant de longues années — heureusement coupées de vacances !

Importance pour tous et pour chacun de la langue maternelle. Entrave à qui ne la possède point, libération à qui la maîtrise. Périclès, dit-on, gouvernait de sa seule parole la république pourtant redoutable d'Athènes. Et dans notre âge de fer, où la parole sonne encore, où règne le haut-parleur, qui donc prétendrait s'en passer ? L'imprimé nous assiège ; qui n'est appelé à écrire et à imprimer ? Le journal, il est vrai, ne dure qu'un jour, mais il renaît tous les jours, et si vous n'en lisez qu'un, vous ne savez pas grand'chose. Les livres à lire s'entassent sur votre table, et la moitié de vos jours, vous avez à l'oreille le récepteur du téléphone, en attendant d'avoir aux lèvres le micro journalier ; et vous abandonnez ainsi au fil ou à l'onde le meilleur de vous-mêmes en paroles ailées — ou qui devraient l'être. Aujourd'hui plus que jamais, la règle est de parler, et de parler vite, de penser vite, d'écrire vite et bien. Le français, notre français, est à cet égard un rude compagnon, un fameux lutteur, un dénoueur de difficultés ; et nous avons en lui un allié, un guide hors pair : cette claire rapidité, cette incisive adresse, cette incoercible gaieté, ce « système D » qui nettoie et débrouille et dégage, éblouissant tout de sa clarté dans un soudain apaisement, c'est son génie même et c'est — nous l'oublions trop — notre génie à nous et celui de notre petit pays romand. Cette langue est bien la nôtre.

Même pour notre pensée la plus grave. Voyez Vinet, toujours occupé du double souci de l'âme et de la langue, muant sa chaire de théologie en une chaire de lettres, écrivant d'une main parfaite les pensées les plus profondes.

Le Collège (et par Collège nous entendons tous les établissements secondaires, entre l'école primaire et l'université) doit au premier chef maintenir cette juste tradition : tout par et pour la langue.

Devoir du collège, et devoir en même temps envers le pays, dont la langue est l'âme même, l'héritage et la foi, la tendresse et le courage, la poésie et l'honneur.

Devoir romand, et devoir suisse, puisque cultiver le français est notre meilleure réponse à l'alliance suisse, notre façon de la nourrir et de la défendre, le témoignage de notre fidélité. Alliance d'autant plus sûre que le français, qu'elle accueille et légitime, sera plus authentiquement français et sera plus vivace, et que, tout en nous tournant vers nos Confédérés alémaniques, nous tendrons une main très latine à nos frères de langue italienne ou romanche. L'équilibre suisse est à ce prix.

La Suisse, pays complexe et paradoxal, ne peut, dans notre époque aux fins universelles, jouer son rôle et marquer dans le champ de la civilisation occidentale qu'en demeurant ce qu'elle est, et qu'en ne cessant pas de parler français.

Peut-être même avons-nous, dans les proches années comme dans celles que nous venons de vivre, de par notre indépendance même, un devoir particulier à remplir à l'égard de la France, qui a pu et qui peut nous demander de prendre parfois sur nous un peu plus de la tradition commune et de la soulager quelque peu dans sa lassitude momentanée. Et, pendant que le grand pays voisin et ami se recueille et se ressaisit dans son sol profond où dorment les Jeanne d'Arc et les Péguy, « le long du coteau courbe et des nobles vallées », nous avons le devoir, nous qui pendant six ans avons été le seul pays de langue française où l'on pût parler librement — ou presque ! —, de lutter de toute notre force pour que ne recule point dans le monde la clarté française, que sa flamme ne s'éteigne point dans la nuit contemporaine. Nous pouvons plus que nous ne pensons : ce que nous avons à défendre est de première grandeur et nous passe sa force. Plus notre horizon paraît petit, plus nous devons voir et penser grand, puisque enfin c'est bien la langue française que nous parlons, que cette langue ignore les frontières, et que les pactes signés par les hommes ne connaissent toute leur valeur qu'une fois qu'ils sont écrits par elle.

Nous sommes comptables de certains dépôts historiques : le Refuge, l'expérience protestante ; nous sommes « une province qui n'en est pas une » ; le XVIe siècle respire encore chez nous, et dans notre enseignement, où — pour n'en saisir que quelques traits à la surface —, nous parlons encore de *volées*, comme aussi nous avons gardé la salutaire tradition de commencer tôt le latin, et l'année scolaire en automne.

Devoir envers notre langue, devoir élevé et difficile. Difficile pour les Français de France, plus difficile encore pour nous. La difficulté du français se double pour nous de notre situation entre deux frontières : à l'ouest, celle du pays ; à l'est, celle de la langue. Le Jura : un rempart sans doute, mais un mur aussi ; percé de tunnels, il est vrai, et sillonné d'autos, survolé d'avions sous lesquels il s'abaisse, mais non au point de ne plus nous isoler, de ne plus nous couper du pays français et des voies par où s'en vient à nous de ses sources vives et toujours renouvelées la langue que nous parlons. Nous devons entretenir, parfois avec peine, les échanges : voyages, livres, journaux, visites, et

les ondes bienfaisantes de la radio, tout pour rompre la fatalité du vase clos. La muraille est moins haute à l'est, elle est même inexistante, et si la vague de France doit jaillir et surmonter une chaîne pour nous atteindre, la vague alémanique s'en vient à nous sans obstacle. La sympathie aidant, elle est même fort bien accueillie, et nous avons chaque jour à dégager, sans rien céder de cette sympathie, notre français des germanismes qui le pénètrent de toutes parts, et dont quelques-uns nous restent dans la chair. Il est vrai que nous avons pu jusqu'ici, par une volonté têtue, maintenir nos positions, que nous assimilons, assimilons, et digérons à peu près, triomphant jour après jour d'une pénétration presque physique. Depuis des siècles que cela dure, nous en sommes essoufflés, mais non lassés, nous respirons encore et continuerons de respirer, en menant même lutte.

Forts de la liberté que la Suisse nous garantit, nous soignons et étudions notre langue comme nous soignons nos vignes et nos champs, au bord d'un lac aussi bleu qu'il est latin ; et, considérant sur notre peau certains stigmates, nous recommençons chaque jour de les extirper : ces *comme que comme*, ces *là-contre*, ces *nous voulons lire* et *il veut pleuvoir* pour *nous allons lire* et *il va pleuvoir*, et ces éternels *adieux* que nous prodiguons à droite et à gauche, du matin jusqu'au soir, en guise de salut à ceux que nous rencontrons, à commencer par nos petits enfants, dont nous prenons à toute heure un éternel congé, quand nous désirons simplement leur souhaiter le bonjour ! Et jamais vous n'obtiendrez de nos boulangers des *biscottes*, si vous ne les demandez en allemand et ne les nommez *zwiebacks* !

Le mal est si général qu'on ne s'en doute même plus. Et notre paresse, notre nonchalance, notre lâcheté aidant... Je ne sais ce qui se passe à Neuchâtel, à Genève, à Berne, à Fribourg ou en Valais, mais je sais que nous autres, Vaudois, avons à lutter contre un ennemi intérieur plus redoutable que « l'ennemi » — si j'ose dire — du dehors : notre laisser-aller pseudo-philosophe, notre complaisance coupable : « Oui, on a bien le temps ! » « le feu n'est pas au lac... » — Non, on n'a pas le temps, et si nous attendons que le lac s'enflamme d'autre chose que du soleil couchant, nous attendrons longtemps. Ce temps qui nous paraît infini, ce temps nous est mesuré, et celui qui est imparti à l'école l'est plus encore. C'est une faute d'en perdre ne fût-ce qu'une heure.

Ecoutons plutôt ce que nous dit notre langue : le remède est

en elle et l'aiguillon qu'il nous faut. Rien de moins paresseux que la langue française ; jamais elle ne nous laisse en repos ; elle est houspillante, elle est active au suprême degré, la plus passionnée — elle ne dort jamais —, la plus difficile, la plus exigeante, jamais satisfaite, la plus fatigante de toutes ; avide d'absolue clarté, elle nous exténue, nous montrant toujours tout ce qui reste à faire... Tant mieux ! Langue châtiée qui nous châtie. A ce compte-là, nous sommes bien aimés, et Dieu a su ce qu'il faisait en nous donnant la langue française.

Si jusqu'ici nous n'avons pas sombré, travaillés que nous sommes par ces forces obscures du dedans et du dehors, c'est à notre langue que nous le devons.

Veiller sur la langue, c'est veiller sur nous-mêmes, sur notre liberté, sur notre condition d'hommes. Les mots sont messagers de nos sources profondes. Ils nous rendent notre énergie. Ils montent comme une eau du fond de nous-mêmes, et c'est dans leur miroir que paraît à nos yeux et aux yeux de nos amis notre vrai visage.

* * *

A qui la garde de cette langue est-elle confiée ? — A la famille et au pays, qui en délèguent le principal souci, pour un temps, à l'école. Ils l'en chargent avec pressante recommandation et de beaux programmes, sans toujours la soutenir d'un parallèle effort. Et les beaux programmes contiennent aussi beaucoup d'autres choses que la langue elle-même — ce qui en soi est un bien —, mais dans cet ensemble on l'isole, cette langue, trop souvent, et jusqu'à l'oublier, alors qu'elle devrait être partout présente et constamment exercée.

Langue qui nous est nécessaire comme l'air que nous respirons, elle est pour nous comme la santé, le bien le plus précieux et le plus mal gardé. Beaucoup plus mal gardé chez nous qu'en France, où la surveillance de la langue est une discipline séculaire, dans la famille, en classe, partout ; la chasse aux fautes est le scrupule d'un chacun, et l'on nomme toute chose, et l'abondance des mots comme leur précision sont la passion de tous, leur habitude, leur réflexe..., un réflexe qui nous est parfois cruel. C'est sur l'école seule qu'on se repose chez nous du soin de la langue ; mais encore, peu encouragée, l'école est loin de faire tout ce qu'elle devrait ; elle pourrait faire bien davantage et réveiller d'abord autour d'elle le souci qu'elle est trop seule à porter.

La famille sans doute nous a mis, et souvent par la voix d'une mère ou d'une grand'mère, dans l'âme et sur les lèvres le parler du pays, dans sa vérité, sa fidélité, son accent, et souvent son charme rustique. Et tandis que l'école s'efforcera de nous en donner la conscience, la famille élargissant son cercle continuera d'enrichir notre trésor — mais dans un empirisme parfait et la transmission fidèle de fautes séculaires, d'indéracinables germanismes, nous enseignant à la fois le meilleur et le pire — jusqu'au jour où la simple visite de quelques cousins de France nous révélera la clarté, la beauté, la souriante indépendance de notre langue, nous retournant d'un coup le cœur vers Paris.

Sans nous détacher le moins du monde de la Suisse. Au contraire. C'est que, si nous n'avons pas « deux hommes en nous », nous avons dans le cœur deux « capitales », deux amours, qui, loin de s'opposer, se soutiennent et se fortifient : notre attachement à l'alliance suisse, figurée aujourd'hui par ce que la ville de Berne a de fédéral, alliance qui est le symbole de notre liberté politique et morale ; et d'autre part notre attachement à notre capitale linguistique et littéraire de toujours, Paris.

Etrange condition, double amour, plus fort d'être double, et qui nous rend plus suisses encore. N'est-ce pas l'un des nôtres, illustre aujourd'hui, qui dans un passé tout récent, au moment du danger le plus grave pour le pays, a su écouter et faire entendre « l'appel mystérieux qui monte d'une certaine prairie » ? N'est-ce pas du fond d'un de nos vieux patois franco-provençaux qu'est né le « ranz » qui toujours nous émeut ? Double amour que l'histoire a consacré et qu'a même scellé beaucoup de sang.

Telles sont les sources familiales et natales de notre langue, sources où nous puisons — avec beaucoup d'inconscience et non sans erreurs — mais au moins librement, et, Dieu soit loué ! sans pédantisme.

L'école enfantine et l'école primaire sont un premier guide dans la connaissance de cette langue. Leur bienfait est de nous initier à la grammaire, et nous apprendre qu'il y a dans cette société de mots qui s'appelle une phrase un cœur qui bat : le verbe, un sujet qui commande et des compléments qui obéissent, élémentaire image de la société.

Le collège fait un second pas. Il assoit la grammaire et fonde le vocabulaire en allant aux racines et en définissant le sens des mots. Il apprend à composer la phrase, parlée ou écrite. Il

élargit le champ de la pensée, et par conséquent celui du français, par l'initiation aux diverses disciplines du savoir : histoire et langues anciennes qui ouvrent le passé, langues modernes qui ouvrent le présent et l'avenir, toutes créant la notion du *temps* ; sciences et géographie qui ouvrent puissamment les portes du monde au travers des murs de la classe, créant la notion de *l'espace*, et répondant à l'appel secret qui s'éveille au cœur des enfants d'un peuple d'émigrants, cet appel dont parlait il y a huit cents ans déjà le vieux Jaufré Rudel, le troubadour provençal dont la voix nous est proche :

« Amour de terres lointaines,
C'est par vous que souffre tout mon cœur ! ».

Calculs enfin, de plus en plus rigoureux, abstraits et inventifs, exerçant la pensée et la langue dans une région plus haute.

Découverte à laquelle président les maîtres que nous sommes, découverte qui ne va pas sans sacrifice, sans parole dans le bleu, sans transport hors du temps, parfois hors de la vie directe, dans le cadre obligé et factice des horaires, des classes, des tableaux noirs désespérément pareils, de la craie et des manuels, des sonneries trop réglées, d'une discipline parfois exigeante, de la férule du pédantisme. Hélas ! on n'y saurait échapper, l'école doit faire tout en un temps-limite, et, selon la formule, préparer à la vie. Or, quoi qu'on dise, la vie est fort pédante, beaucoup plus même que nous, et puisque nous sommes ici — soit dit sans vous offenser, Mesdames, Messieurs — entre pédants, acceptons de le paraître un peu, pour ne point l'être dans le mauvais sens : gardiens des Muses, nous portons tous sur nous quelque chose du musée, quelque artifice, quelque rêve qui nous met hors du temps et de l'espace, — et nous permet d'y entraîner nos élèves ! Sans nous, qui donc les séduirait vers ces régions désintéressées ? — Après tout, c'est notre privilège. Dissimulons notre férule, mais gardons-la précieusement ! Nos élèves, qui nous raillent parfois, y tiennent plus encore que nous, et c'est eux qui diront un jour — plus tard — : « Forsan et haec olim meminisse juvabit... »

Après le collège, qui a fait le second pas, c'est l'université et les écoles techniques et professionnelles qui font le troisième et dernier pas. Ici, l'artifice est encore beaucoup plus grand, mais non moins heureux ni fécond, des cours, des auditoires, des séminaires, des laboratoires, des bibliothèques. Le grand

art pour l'étudiant est d'en réussir[1] habile homme, et savant, mais bien pensant et bien parlant, maître de sa science et de sa langue, enrichi par l'une et libéré par l'autre, prompt à se servir de cette langue et prêt à la servir.

C'est alors la fin des études et le commencement de ce que l'on appelle l'école de la vie. Gare à celui que l'école tout court n'aura pas préparé, inexpert à penser, à lire, à parler, à écrire. Qui ne sait sa langue gagne durement son pain ; qui ne sait son orthographe perd sa place. La vie est impérieuse et ne manque aucun de ses coups. Elle juge vite, accorde, comble ou repousse. C'est elle désormais qui nous parle... français.

* * *

Arrêtons-nous maintenant au centre véritable des études, au collège (et nous rappelons que par ce terme général et commode nous désignons tous les établissements dispensant la culture secondaire, entre l'école primaire et l'université : collèges, écoles supérieures, lycées, gymnases, écoles de commerce, écoles techniques dans la mesure où elles visent à cette culture générale que l'on acquiert de dix à dix-huit ans et que consacre le baccalauréat ou la maturité fédérale). Age capital et effort décisif. L'enfant qui quitte l'école primaire grandit de toute sa taille entre nos mains, et si sa pensée et sa langue ne s'éveillent et ne se forment en même temps, en pleine harmonie, acquérant par degrés la maîtrise de soi et l'indépendance, cet effort est manqué. L'échec ou la réussite éclateront mieux que partout ailleurs dans sa langue, informe ou formée, maladroite ou habile, capable ou incapable de porter sa pensée.

C'est qu'on ne pense qu'avec des mots, et que les mots sont les idées mêmes. Toute acquisition est vaine qui ne s'exprime pas dans la langue maternelle, seule assez large, seule assez profonde, assez congénitale pour nous exprimer tout entiers.

Pourquoi le latin, pourquoi le grec ? — Pour le français. Pourquoi les mathématiques et les sciences ? — Pour penser, observer, *parler* avec rigueur. Pourquoi les langues étrangères ? — Pour les parler sans doute ; mieux, pour connaître par comparaison et traduction sa propre langue. Pourquoi l'histoire et la géographie ? — Pour savoir des faits, qui assurent et nourrissent la pensée et *la langue*.

[1] C'est le mot de Montaigne.

Ce champ illimité, ce service général, mêlé à son étude particulière, font la difficulté éminente du français entre tous les enseignements. D'apparence facile, il est de tous le plus difficile. Le latin et l'allemand, sans parler des mathématiques, ont d'emblée un choix de mots et une suite exquise de raisonnements et de pensées, tandis qu'il est impossible d'isoler le français. Il faut le travailler, tout en le laissant travailler, bien ou mal, partout à la fois. Esclave et roi. Il doit partout servir et cependant tout dominer.

Il arrive aux ingénieurs d'avoir à transformer une gare, sans en suspendre le trafic, en laissant circuler tous les trains. C'est exactement la situation du français dans l'enseignement.

Il est à la fois *passif* et *actif*, omniprésent, exposé à tous les coups, capable de tous les gains, rendant tous les services, à la fois la victime et le triomphateur,... s'il en réchappe !

Voyons d'abord sa « *grande passion* » chez nous, si je puis dire ; nous verrons ensuite quelle est et devrait être son *action*.

Le mal dont nous souffrons, c'est avant tout *l'imprécision* : imprécision de l'esprit, imprécision de la langue. « Donnez-moi, s'il vous plaît, un chapeau la même chose que celui-ci ! ». Défaut de l'exercice de la pensée et de la surveillance de la langue ; croyance ingénue que le français s'apprend tout seul, parce qu'il est la langue maternelle, qu'il nous est donné une fois pour toutes. D'où pauvreté du vocabulaire, impuissance à trouver non seulement le mot propre, mais même *un mot* ! Bien plus, impuissance à définir. Ecoutez le dialogue suivant entre un étudiant (garçon certainement intelligent, voire assez fin) et quelques collégiens auxquels il tentait d'expliquer le mot *essentiel* : « *Essentiel* ? c'est... n'est-ce pas, vous savez ?... *essentiel*.., on dit que c'est *essentiel* (espèce d'incantation primitive pour faire venir le mot)... — Oui, répond un des collégiens, c'est quand une chose est nécessaire... » Réponse de l'étudiant : « Si on veut ». Et c'est toute la clarté qui fut projetée sur ce mot. Ce « si on veut » si approximatif et consacrant si bien cette brillante définition, ce vague à parler, on les suppose admissibles, parce qu'on s'adresse à des enfants : il serait permis de leur parler un charabia ! « *Maxime debetur pueris reverentia* », surtout sur le chapitre de la langue, qui est celui de la pensée.

Impuissance, ou lourdeur : incapables de distinguer le mot et le mot propre, nous nous rattrapons en bourrant la ligne de mots insipides : « *étant venu à expiration en date du...* » au lieu de : « *expirant le...* » ; ou « *je me pose la question de savoir si*

vous tendez à l'acceptation de... » pour : « *acceptez-vous ?* ». Un beau ciel est sans nuage, une belle phrase est simple. Nous en sommes loin.

Résultat : hésitation, confusion, grisaille, tristesse, le fameux « *Style réfugié* ! » Le Refuge n'y est pour rien : il nous apportait de France la clarté ; c'est nous qui l'avons laissée s'assombrir. Notons que le protestantisme a tort de ne pas cultiver ses origines françaises, lui qui aime revenir aux textes originaux, aux sources vives.Sans doute, il a de forts appuis dans le nord et dans d'autres langues ; ne devrait-il pas d'autant plus, en Suisse française, sauver son propre génie en cultivant sa parenté première avec le Midi ? Quoi qu'il en soit, entre ce nord et ce sud des brouillards passent, et tel journaliste étranger arrivant à Genève, aux beaux temps de la S. D. N., aux jours d'un automne maussade, pouvait parler « d'un temps gris, d'un temps neutre, d'un temps suisse ». Si nous n'avons que cette tristesse pour justifier notre neutralité !...

Et pourtant, sous ce masque gris, notre vrai génie est celui de la France, qui aime parler, qui parle clair, qui parle gai ; mais là-bas, l'intelligence est active, pétillante, elle s'attache à tous les faits de la vie courante, n'en néglige aucun, monte en épingle le moindre mot, qu'elle examine et retourne sans arrêt. Tandis que nous, ou nous sommes nonchalants ou nous produisons trop souvent un certain type d'intellectuel verbeux, inattentif aux mots dont il use, confondant agitation de l'intelligence avec activité de l'esprit, affligé d'un parler hybride, fait d'une langue primitive, farcie de germanismes, et d'un gavage de mots techniques, ou d'une ivresse d'abstractions, sous prétexte de philosophie et d'ardeur intellectuelle, parler incolore, arraché aux livres, langue de papier, indigérée, indigeste, et, bien entendu, incapable du plus léger sourire.

Langue abstruse, révélant un esprit sans contrôle de soi, sans méthode, qui a échappé à la discipline qu'il aurait dû contracter à l'âge où les idées et la langue se forment, et où, au lieu de lui débrouiller l'esprit et lui dénouer la langue, on n'a fait qu'affoler le moulin de son cerveau.

Péchés généraux de notre petit pays, de nos familles, de nos villages, de nos villes ; péchés mignons de nos écoles, où le soin de la langue s'oublie, où le vocabulaire est sacrifié à la grammaire (qu'est-ce que la grammaire sans le sens exact des mots ?) et à une certaine grammaire qui ne vise plus qu'à l'orthographe et non à l'exercice de la pensée et de l'expression ; où la voix,

qu'on laisse entravée dans la gorge, constitue une gêne, une timidité de plus, où la parole n'est jamais ou guère exercée...

Et que dire de notre latin lui-même, principal salut cependant de notre langue ? Combien peu nous en tirons pour notre français ! De ce latin si soigné, aux déclinaisons, aux conjugaisons si bien sues, à la syntaxe étudiée en ses nuances les plus subtiles de ce savoir journellement revisé, précisé, chronométré, de ce latin horloger (si je puis dire), que passe-t-il dans le français de nos élèves ? — Non pas rien, certes, beaucoup même, mais pas assez. Nos voisins de France, d'un latin qu'on dit parfois moins poussé tirent un profit incomparablement plus grand pour leur langue et leur pensée. Il semble parfois que nous en soyons encore au moyen âge ou au XVIe siècle, où le latin ne se commettait pas au parent pauvre qu'était alors le français — et qu'il n'est plus.

Que ne croit-on pouvoir se permettre parfois en fait de langage négligé, quand on parle leçons de choses, sciences, voire arithmétique et mathématiques ? Protestons contre cet abâtardissement des plus belles disciplines, de leur noble langage, des disciplines, ne l'oublions pas, les plus grecques qui soient, les plus classiques. « Nul n'entre ici s'il ne sait la géométrie », disait Platon ; ce n'était certes pas pour la mal parler ! On oublie cet hellénisme foncier des mathématiques et des sciences, et leur pur langage, souvent le plus beau langage français. Un Valéry nous en fait souvenir.

Nous avons un beau dédain pour la rhétorique... Elle nous le rend bien, et se moque bien de nous, qui ne savons plus bâtir un discours, ni porter quelque vie en nos phrases !

Et la philosophie sans doute vit d'abstractions et de mille mots en — *isme* ; ne trouvez-vous pas cependant que chez nous elle en abuse ?

Et, à l'autre bout de l'échelle, à l'étage et à l'âge du concret, des travaux manuels, des méthodes de l'école active — dont nous serons les derniers à dire du mal, ayant trop reconnu leur immense bienfait — ne court-on pas cependant un danger ? A mettre dans les mains des élèves un mode d'expression qui les enchante, mais qui les rend muets, ne risque-t-on pas de les détourner de l'expression verbale, à laquelle ils répugnent déjà (... *verbalisme* de l'école : il en faut tout de même un petit peu !) ? et ne devrait-on pas veiller, une fois l'objet fabriqué ou pendant qu'on le fabrique, à faire dire par l'enfant, en mots et en images justes, ce qu'il modèle ou construit de ses doigts, la

vision qui le ravit, le sentiment qui l'émeut ? N'est-ce point l'occasion ou jamais d'apprendre ou d'exercer la propriété des termes ?

Sommes-nous trop sévères à constater les déficits de nos études à l'égard de la langue ? Nous préférons l'être trop à ne l'être pas assez : il y va d'une chose trop importante.

A cette *passion*, dont nous venons d'accuser les ombres, opposons maintenant la bienfaisante *action* chez nous du français, et rêvons de celle qu'il pourrait et devrait avoir, s'il était l'objet d'une volonté plus générale, et solidaire. La montagne à soulever se fait plus légère aux bras qui s'unissent.

Ici, nous avons à distinguer deux faces du problème :

Ce que les maîtres de français doivent faire d'abord, pour eux, pour leurs élèves, et pour leurs collègues des autres disciplines, ce que ceux-ci peuvent raisonnablement attendre d'eux ; et ce que leurs collègues peuvent faire pour les soutenir et pour achever, grâce à leurs disciplines spéciales, la formation de la langue chez nos élèves, l'acquisition et l'exercice de la langue étant l'œuvre de tous et de chacun.

Aux leçons de français, le maître doit être d'abord, si je puis dire, une *voix*, une voix bien posée, agréable, vivante. On apprend à jouer du violon, n'apprendrait-on pas aussi le jeu des cordes vocales, les lois de la parole, l'art de respirer, la découverte du point de résonance, l'art de parler sans fatigue, de s'exprimer sans peine physique ? Notez avec quel soin la Radio choisit ses voix, et les belles voix qu'elle découvre et qu'elle forme. L'enseignement de la langue maternelle mériterait-il moins de soins ? Aucun cabotinage ici, mais un art d'une nécessité première. Et le maître à la voix libérée libérera ses élèves, et leurs voix alternées n'auront aucune peine à bien dire, à bien réciter, à bien jouer, et à s'y plaire.

Seconde condition : le maître doit être gai ou capable de gaîté. Méfiez-vous de la classe de français qui ne rit pas. Le français peut exprimer la tristesse, il ne saurait se passer de gaîté. Il porte en soi trop d'esprit. Que le maître soit comme ce père, bon pédagogue, qui répondait à son fils, à une observation de ce fils sur le nez paternel qui était un peu de côté : « Oui, mon petit, je l'ai mis de côté... pour mes vieux jours ! ». Que le maître ne fasse pas fi des mots d'esprit (ils portent bien leur nom) ; qu'il n'aille pas courir après eux, certes, mais qu'il les laisse venir, s'il leur plaît de venir. Le français porte une attention extrême aux mots, et ses jeux de mots ne sont pas chose futile,

mais chose grave et savoureuse : instinctif besoin d'y voir clair, instinctive rhétorique qui rapproche les sens, dépiste les homonymies, déconsidère les équivoques, éclaircit, épure, et joue ga ment le jeu du sens propre au sens figuré, comme dans le « nez mis de côté » de tout à l'heure. Nos élèves ont droit de communier dans la gaîté de leur langue, et l'esprit qui souffle où il veut (et il serait triste qu'il ne soufflât point dans la classe de français) peut aussi bien partir du pupitre magistral, qu'il anime d'abord, que des pupitres des disciples attentifs, qu'il éveille ensuite.

Cet esprit des mots (qui vient de la pensée) inspire la leçon de *vocabulaire*, qui redoute l'ennui. L'étymologie est le grand moyen, surtout pour des élèves qui font du latin et du grec ; pour les autres, il faut les conduire au jardin des racines grecques et latines. Qu'ils sont misérables, impuissants, devant les textes, les esprits « sans racines ! ». La découverte de l'origine est un trait de lumière dans l'esprit de l'enfant, une petite et vive pensée immédiate qui met en branle la jeune machine de son intellect : *scrupule* signifie à l'origine le petit caillou (latin : *scrupulum*) qui entre dans la chaussure du marcheur et le gêne, puis cette minuscule pierre d'achoppement où bute la conscience. Passage toujours du sens propre au sens figuré ! Quel juste lien du « feu qui *pétille* » aux « yeux *pétillants* ! ». Qu'il est bon de savoir que l'*arène* signifie d'abord le *sable* ! Les mots se mettent à vivre et se nuancent. Et ne me dites pas que le Vaudois n'a pas le sens des mots. Voire. C'est un paysan vaudois qui répondait à l'avocat très disert : « Vous m'avez plus *ébloui* qu'*éclairé* ». Il suffit de ranimer en lui ce sens-là. Ce sens des mots, n'est après tout, que le sens des idées ; tel général de la dernière guerre répondait à l'officier qui lui proposait de consulter la carte pour suivre les opérations : « Ce n'est pas une *carte* qu'il faut prendre, c'est une *mappemonde* ».

L'*orthographe* française est difficile comme la langue elle-même ; elle le demeurera, et ce n'est point à tout prendre un mal. Ce qui exige un effort... Raison de plus pour l'enseigner avec méthode, enchaîner les dictées, jamais prises au hasard ; constituer un cahier-memento des difficultés rencontrées et résolues, et constamment revues. Orthographe mise dans tous les travaux de l'école. La *ponctuation* aussi peut être mise, aussitôt que possible, par l'élève lui-même. Elle exige l'intelligence du texte, et son analyse. Je souhaiterais qu'on marquât plus souvent l'alinéa. Qui marque les alinéas dégage la suite des

idées. Que ces manuels de dictées ont tort qui présentent tous les textes sans un alinéa — sous prétexte que ce sont des dictées !...

La *grammaire* aujourd'hui reprend sa place au cœur de l'enseignement. Si elle apprend une part de l'orthographe, elle apprend bien plus encore à penser, c'est-à-dire à parler. A l'esprit logique, elle offre par exemple la période : « *Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons* ». Cette période tire son harmonie et son équilibre du jeu des subordonnées autour de la principale (« Celui qui... de qui... à qui... le seul qui... quand... »). Elle établit une relation de cause à effet, qui s'exprime par deux groupes opposés, l'un de relatives, l'autre d'une relative et d'une circonstancielle, deux groupes dont l'un précède et l'autre suit la principale. Cette réussite de style est fondée en syntaxe. Ce jeu reconnu, l'élève doit se l'approprier pour exprimer telle pensée à lui, qui soit une relation de cause à effet. Un chef, par exemple, qui porte des responsabilités, a droit d'avoir des exigences : « Celui qui commande... de qui relèvent... est aussi le seul ...etc. ». Un chef, ou toute autre personne qui a des droits et des devoirs.

Ces relations découvertes, exercées, conduisent tout droit à la pénétration des textes, à leur explication ; elles fondent l'admiration et sollicitent en retour l'imitation, l'imitation créatrice, la création.

La vraie voie à la littérature et à l'histoire littéraire est l'étude de la langue et des textes, leur étude grammaticale et esthétique, et il est vain de vouloir séparer les lettres de la langue ; leur double étude est parallèle, voire une même étude. Les lettres ne sont qu'une forme supérieure de la langue, et les plus hautes idées, les sentiments les plus profonds ou les plus fins, les idées les plus générales et les plus philosophiques ne sont que des rencontres de mots heureux, ces mots n'étant plus que des idées, ces idées n'étant plus que des mots. D'où ces formules magnifiques des grands écrivains qui nourrissent nos esprits et règnent dans nos mémoires.

Il faut, de la première année d'études à la dernière, une unité de méthode. Il faut que dès les petites classes tout soit en germe dans les leçons : vie des mots, vie des idées, vie de la grammaire, étude des images, petites réflexions, petites analyses,

compositions orales et écrites, jeux dramatiques, libération progressive de la langue, de la pensée, du sentiment, du geste.

Composition : but du français. Nous avons bien dit *composition orale* et *composition écrite.* Il est indispensable de donner plus d'importance que nous ne faisons à *l'exposé oral.* Chaque élève devrait, au moins une fois par trimestre, parler, en connaissance de cause et *sans notes,* devant ses condisciples, d'un sujet qu'il aime et auquel il les veut intéresser, et en s'adressant à eux dans une langue correcte. Une fois par trimestre, trois fois par an, vingt-quatre fois au cours de la scolarité; il n'en faut pas moins pour un résultat. Et si la classe est nombreuse, qu'on réduise chaque exposé à cinq ou dix minutes : il n'en sera que meilleur. Demandez à la Radio ce qu'elle peut dire et faire en cinq minutes. Ces exposés tirent leur matière de n'importe quelle discipline, de n'importe quelle curiosité de l'enfant, l'essentiel étant d'apprendre à présenter toute chose aux honnêtes gens. C'est le rôle du français et sa part dans les relations à établir avec les autres disciplines, qui le nourrissent ainsi de leur substance. Exposés devenus plus importants de seize à dix-huit ans et mués en dissertations philosophiques ou générales, rapprochant les littératures anciennes et les littératures modernes, les mathématiques, les sciences, l'histoire et les arts, jetant les ponts nécessaires entre les disciplines du savoir, et permettant de juger, à la *composition* que l'on sait faire d'éléments divers, de l'étendue et de la maturité d'un esprit. Nos élèves seraient enfin préparés à l'université, sauraient ordonner trois pensées et produire un discours qui se tienne.

Exercez nos élèves romands, livrez-leur des méthodes, entraînez-les, et je vous garantis qu'ils raisonneront et s'exprimeront avec autant de richesse que leurs cousins de France, et parfois même avec un sens terriblement aigu du « pour » et du « contre ». On n'est pas neutre et sage pour rien.

Cette formation, affaire du maître de français. Oui, de lui d'abord, mais non de lui seul. Affaire commune de tous les maîtres des mêmes élèves, affaire dans laquelle le maître de français n'est que le « primus inter pares ». Appuyé par ses collègues, ses efforts aboutissent. Livré à lui-même, sa toile est la toile de Pénélope. Et, s'il les abandonne, ses collègues sont encore plus impuissants que lui. Une solidarité s'impose. De même que le maître de classe assure l'unité du travail, de même la langue maternelle est le trait d'union entre les disciplines, leur dénominateur commun. Que ce soit à la leçon de science,

que ce soit à la leçon d'histoire ou à la version latine, le français marque le point de clarté des idées, l'instant où l'on a compris, où l'on traduit dans sa langue l'idée pleinement saisie. Et si alors on s'exprime mal, c'est qu'on n'a pas compris. Exigence donc d'une langue correcte dans toutes les leçons, qu'elle soit parlée ou qu'elle soit écrite, et l'orthographe partout surveillée.

Au *latin* et au *grec*, c'est au vocabulaire par l'étymologie, à la grammaire par les survivances des anciennes syntaxes, qu'il faut demander l'effort (et par la notation aussi des divergences syntaxiques de ces langues et du français, de l'indépendance qu'il a prises à l'égard de ces langues mères), mais plus encore à la traduction, à la version écrite ou orale. C'est par elle que le fruit du latin ou du grec passe au français. Par les mots exactement pesés et transposés : *evolvere volumen*, « dérouler pour le lire le parchemin roulé », à la mode antique, deviendra en français *feuilleter le livre*. Quand on le peut, on partira du grec : προστιθημι ou si l'on préfère en lettres françaises « *prostithémi* » pour passer au latin *proponere*, pour arriver au français *proposer*. On s'arrêtera au mot *idée* — un mot toujours en pleine vigueur et puissance —, et l'on notera qu'il a été lancé, et fort bien, dans la circulation par Platon, qui l'a tout simplement tiré d'une forme verbale, très connue des élèves : εἶδον, ou en lettres françaises « *eidon* » « *idée* » signifiant « *vue de l'esprit* » ; *idée :* un mot qui fermente ferme encore dans le vocabulaire général et philosophique, un mot français qui n'a pas cessé d'être grec, et jailli d'une source inaltérable et pure. Ce qui se fait pour les mots se fait plus attentivement encore pour la grammaire et les idées (précisément !). Tenir l'esprit dans la comparaison constante de deux langues, noter leurs rapports et leurs divergences, les ressources de chacune, c'est une voie sûre pour posséder sa langue à soi.

Si dans l'étude bien conduite des langues anciennes, on cherche à faire le plus de français possible, dans l'étude des langues modernes, de par les méthodes directes et phonétiques — d'ailleurs brillantes —, on cherche à faire le moins de français possible. Gain pour l'allemand, l'italien ou l'anglais, perte pour le français. N'y a-t-il pas là, comme pour les travaux manuels, un danger ? A ce dépaysement total, à ce saut sans contrôle (ou presque) dans l'esprit étranger, ne risque-t-on pas de déshabituer du français (déjà si peu « habitué ! », de créer un dualisme de langue et de pensée, d'exiger une trop grande souplesse,

et de soumettre même à une gymnastique contradictoire, propre à leur dissocier l'esprit, ceux qui font le même jour et d'une heure à l'autre du latin et de l'anglais ? — Non, sans doute, mais à la condition qu'on maintienne le français au moins sous-jacent, qu'on suggère toutes les comparaisons révélatrices entre les deux langues, et qu'on pique au moins d'émulation pour le français ces élèves qui parlent souvent un anglais, ou un italien ou un allemand plus pur que leur langue ; que les maîtres n'oublient pas de faire traduire (et bien) tout ce qu'ils peuvent, et, spécialement, qu'ils démasquent les *germanismes*, et dépistent les « faux amis » de l'anglais : au verbe français *résumer*, par exemple, correspond en anglais un verbe quasi homonyme, mais qui en est resté au sens plus ancien de *reprendre*. Ces comparaisons peuvent être des plus fécondes. J'entendais un jour un maître d'allemand expliquer le sens de *herrlich*, et par la racine de *Herr* le rattacher aux *Herren* médiévaux des tournois... — « *Seigneurial* » suggéra aussitôt un élève. Que voilà une de ces réponses qu'il faut saisir au vol, et dont il faut féliciter l'élève !

Le français et les mathématiques, ayant tous deux de bonnes lettres de noblesse grecque, sont faits pour s'entendre et se soutenir : « *L'espace est une notion première qui s'impose à nous et n'est pas susceptible d'être définie* ». C'est d'une langue parfaite. Voici un énoncé plus modeste d'un problème d'arithmétique, qui sonne aussi français : « *Une boîte sans couvercle a pour dimensions extérieures, etc..., la première dimension étant la hauteur ; combien pourrait-on disposer à l'intérieur de cette boîte de blocs de bois ayant chacun pour dimensions, etc...., l'épaisseur constante des parois et du fond étant de... Calculer la partie non occupée* ». Un problème bien rédigé, pourrait-on dire, est déjà à moitié résolu. Et quel usage ne fait-on pas plus tard de la puissance du langage mathématique ! Vous entendez Pascal : « *L'univers est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part* ». « *La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité* ». Style mathématique, parent du style philosophique aux lumineuses formules : « *L'intelligence des fins et le discernement des moyens,* » ou le vers de Ronsard :

« *La matière demeure et la forme se perd* »

particulièrement juste, si je ne fais erreur, à l'époque actuelle.

Que dirons-nous des *sciences* ? Mal parlées, elles sont capables de disloquer, de désintégrer la langue, comme un vulgaire

atome ; mais sont-elles alors des sciences ? Non. La science part des mots techniques, mais pour aboutir aux formules les plus françaises, auxquelles seule elle donne la précision et l'éclat : la *tension superficielle* des liquides, les *pendules fondamentales*, les *spires* des astres ; expressions dépouillées où l'exactitude technique rend aux mots leur sens général et leur beauté.

L'histoire enfin et la *géographie* fixent seules la portée de certains termes. L'histoire nous aide à comprendre la gradation qu'il y a entre *consulat*, *légation*, *ambassade*, et *consul*, *ministre*, *ambassadeur* ; elle nous apprend qu'en Suisse, qu'à Berne, nous n'avons qu'une *ambassade*, *l'ambassade de France*, *et qu'un ambassadeur*, *l'ambassadeur de France*, et cela par une tradition historique, du temps qu'il y avait un *ambassadeur de France* à Soleure, et quand bien même la Suisse n'entretient à Paris qu'une *légation* et qu'un *ministre*.

Et la *géographie*, comme l'histoire, précisant à la fois la chose et le mot, débrouille des notions confuses. Elle distingue les *capitales* des *chefs-lieux*, et nous rappelle qu'en Suisse nous ignorons (et pour cause !) les *capitales*, et nous contentons de *chefs-lieux* cantonaux, et nous n'avons — soyons attentifs ! — qu'une *ville fédérale*, Berne, et point de capitale. Fédéralisme que la langue jalouse soutient et défend !

Il faudrait parler encore de bien d'autres choses, des arts, de la musique, de tout en somme où le français trouve à s'exercer. Vaste champ des exposés oraux ou écrits, exposés à cheval sur deux ou plusieurs disciplines, exposés aussi bien à leur place aux autres leçons qu'aux leçons de français : La bataille du Morgarten, racontée par un Suisse, puis par un Autrichien, etc., etc.... Le français fournit l'outil, les disciplines diverses, la matière. La langue maternelle devient ainsi le souci et le profit de tous, l'âme même de la maison, grande ou petite, qu'est le collège, où tout ce qu'on dit ou écrit se surveille et se respecte, jusqu'aux moindres avis et jusqu'aux observations mêmes de la discipline. Il me souvient avec plaisir de la phrase d'un de nos maîtres d'autrefois, à propos d'un petit coup monté, phrase libellée par lui d'un trait sur le rapport de conduite : « *Tapage organisé par les solides de l'armoire mis en équilibre !* ». L'indiscipline même cachait quelque profit pour la langue.

* * *

A la séance qui, en 1946, marquait à Lausanne la fin de la session des examens de la maturité fédérale, quelque quarante professeurs, surveillants, experts, examinateurs, étaient réunis ; spécialistes renommés, redoutable hémicycle, aux visages aussi divers que respectés, et auxquels, séparément et tour à tour, en quelques jours, les candidats avaient dû se présenter, faire face, et résister. Que de savoir, que de souplesse, que d'énergie n'avait-il pas fallu à ces malheureux pour n'être point déchirés, disloqués, rompus ! Leur seule planche de salut était l'unique chose commune à toutes ces disciplines si diverses qu'incarnaient ces messieurs : la langue maternelle. Maternelle..., c'est le cas de le dire !

Unité dans la diversité. Unité qui permet cette diversité, qui la limite et la justifie à la fois. Unité d'autant plus nécessaire que le siècle nous entraîne à la dispersion. La langue nous maintient dans la mesure et la sagesse. Elle nous rend à nous-mêmes. Partis pour les très longs voyages de l'esprit, férus des évasions multiples, la langue nous garde et nous ramène chez nous ; chaque jour elle nous rend le foyer, ménage et élève pour nous, dans le vaste champ des connaissances et à son centre vital, la maison familiale, cousine des belles demeures de France, et toute pleine des voix du passé, du présent et de l'avenir, notre chère maison romande.

CAMILLE DUDAN.